

chaussées et son port déserts : elle n'était plus la fée des mers, mais était admirable encore. Doué d'un jugement droit, d'une aversion qui allait jusqu'au délire pour tout genre d'injustice, Foscolo apprécia le gouvernement de Venise à mesure qu'il le connut. Il vit tout un peuple courbé sous un joug méprisant et féroce ; et la haine s'établit dans cette ame où avaient régné de naïves admirations. Trop généreux pour se contenir, il se répandit en paroles imprudentes et donna des complices à sa colère. La dénonciation, qui prenait à Venise toutes les formes, protesta contre cette fougue d'indignation. Foscolo fut traduit devant les inquisiteurs de l'Etat. Il partait pour se rendre à ce formidable appel, quand, d'une voix calme, sa mère lui dit : « Va, mon fils, et meurs plutôt que de te déshonorer en trahissant tes amis. » Le cœur du jeune homme était à la hauteur de cette richesse de sentiment. Sa liberté apparente lui resta ; il ne fut pas condamné à gémir sous les plombs ou dans les cachots du palais de Saint-Marc ; mais il devint l'objet d'un espionnage ténébreux et dégoûtant. — Plus tard, nous le voyons suivre à Padoue les brillantes leçons de Cesarotti.

La renommée et les ouvrages d'Alfieri agirent sur Foscolo d'une manière bien plus influente que l'éloquence de Cesarotti. L'Italie entière s'était passionnée pour le génie altier du poète d'Asti. On apprenait ses tragédies ; des hommes et des femmes d'un rang élevé les jouaient avec orgueil. Pas d'acte simple dans cette vie qui n'excitât une curiosité ardente. Foscolo partagea l'ivresse de tous. La pensée large et fougueuse d'Alfieri était la sienne. Comme lui, il divinisait Plutarque ; — comme lui encore, il n'avait que dédain pour les molles cadencées de Metastasio. A des temps noblement tourmentés, il fallait une langue souverainement énergique. Quand on compare Alfieri et Foscolo, on s'étonne d'abord qu'ils soient restés personnellement inconnus l'un à l'autre ; puis on se dit